

Festival man

J'ai reçu plusieurs messages de Pierre-en-rit, en vacances en Guyane avec ses 2 parents, cadeau d'anniversaire pour ses 55 ans. Son premier sms plutôt bien ficelé, racontait leur arrivée en terre Guyanaise, ou plutôt leur trajet, de l'aéroport d'Orly au quartier chic de sa grande Tante accueillant leur séjour de 3 semaines dans sa villa piscine. *Quartier bourgeois, barricadé, ambiance apartheid, barbelés, gazon frais. Gardes et jardiniers sympas. Le potager donne sur la mer.* Une photo du salon m'hypnotise un moment. Meubles lourds et laids, intérieur typiquement franchouillard, on se croirait en Savoie, j'ai du mal à y croire. Un portrait de Jacques Chirac au dessus du piano, un autre de Mandela aimanté au frigo. Mais 1 semaine de visites de rhumeries touristiques plus tard, d'apéros au champagne et dîners avinés à rallonge, l'ami m'écrit qu'il part à l'aventure dans la nuit Guyanaise, *12 ème nuit d'insomnie, Mame Anton, il est l'heure ! Dans mon sac à dos : un slip, mon larfeuille, un couteau, et une bouteille d'eau, rien d'autre ! Ah si, mon téléphone.*

Je connais bien l'oiseau et je présage le pire, si le pire consiste à se faire arrêter pour un énième Trouble à l'Ordre Public et interner de force en Psychiatrie, mais de l'autre côté de l'Atlantique, ce coup-ci !

L'ami n'est pas méchant, mais inquiète les passants, et parfois terrorise. Comme au lendemain des attentats de Charlie Hebdo où il se commandait un café en terrasse, avec, posée sur ses genoux une Kalachnikov factice ; ou comme l'été dernier, sur le même trottoir, pieds nus et crevassés, déguisé en prophète ce coup-ci, dans une Djellaba immaculée, mais trop courte. L'ami avait donné concert de ses compositions devant un des seuls cafés qui l'autorise à brancher de temps en temps son synthé rutilant, son micro. Comme si de rien n'était, Pierre-en-rit avait joué, chanté,

interpelé les passants, sans autre décor qu'une hache de qualité professionnelle parfaitement aiguisée, lourdement appuyée au pied de son Nordstage, le con. En pleine montée maniaque, Pierre-en-rit ne dort plus mais médite plus ou moins secrètement sa prochaine performance artistique, comme il dit.

- Performance artistique, mon cul ! Putain, pourquoi des armes ?
- Pourquoi pas.

Ses dernières années, quand il sent que ça monte, je suis sûre de le croiser, de recevoir un appel, un sms de lui, ou de lui servir un thé. Je lui réponds et l'accueille, mais moins longtemps que quand il a les pieds sur terre. Jour après jour, comme s'il teasait¹ l'évènement à venir, de plus en plus excité, Pierre-en-rit prépare son prochain coup, d'insomnie en insomnie, mais sans jamais préciser ni où, ni quand il va donner spectacle, ni comment. Mais disons que ces dernières années il performait principalement entre le quartier Saint Bruno et celui de l'Estacade, voisin. Ses ex quartiers. Là où il a tant vécu, aimé, pondu et élevé ; vivre, sa femme, ses enfants, ses potes. Quartiers qu'il a bien dû quitter, mesure d'éloignement oblige, mais dont il fait visiblement douloureusement le deuil. 10 ans déjà.

Je n'ai jamais assisté à ses nombreuses arrestations, aussi gratuites, spectaculaires, intéressantes, neurodynamiques, socio-démonstratives, voire poétiques soient elles, mais glauquissimes. Qui aime ça ? J'en entends toujours parler après coup, par lui-même, sa famille ou des potes, plus souvent par de simples témoins habitants du quartier Saint-Bruno que je croise le jour même ou le lendemain, plus moins ahuris. Quand j'en parle avec lui, on ne manque jamais d'en rire à s'en taper la cuisse, le con m'inspire.

¹ **Teaser** : première bande-annonce d'un film, volontairement courte, percutante et énigmatique, ici employé comme un verbe.

J'ai fait l'amour avec cet homme plusieurs fois en 10 ans. En fait, 2 fois il y a près de 10 ans, juste avant qu'il ne craque ; et une bonne centaine de fois la deuxième année de mon projet Acoeur. Hamdoullah. Si je fulminais d'entendre répéter par de simples connaissances en commun, des voisin.e.s, commerçants, qu'il était dangereusement malade, et moi à sa merci, je me suis toujours réjouie de la réalité de notre relation : avec lui j'étais libre, comme toujours, et plus forte. Et plus gaie. Nous avons toujours rit et rions encore à gorge déployée des atrocités mensongères, des rumeurs et extra-exagérations hautement discriminatoires des franges prétendument inclusives, anti-carcérales, anti-psychiatrie, anti-fascistes et pseudo love power du quartier, qui ont sérieusement mis en danger notre sécurité. S'ils savaient. La deuxième année du projet Acoeur, c'est avec lui comme avec aucun autre et chez lui comme nulle part ailleurs que j'ai trouvé secours : sécurité et humour, ce qui seul sauve. Je compte sur les doigts d'une demie main les rares fois où nous n'avons pas ri en faisant l'amour.

Persona non grata, interdit dans certains lieux, bars et cafés du quartier et alentours, je l'ai toujours accueilli volontiers à Acoeur, comme les autres, et profitais sitôt d'une grâce : dès lors que nous nous étions affichés ensemble aux terrasses des cafés du quartier, au marché, au resto, lui l'artiste interdit, moi autrement inquiétante, je ne souffrais cette année là d'aucune agression sexuelle et ne manquais de rien. On ne s'étonnera pas qu'alors qu'il se trouvait en danger, je lui sois venue en aide, il y a 3 ans déjà.

L'ami s'était fait arrêté à l'aube, pour Trouble à l'Ordre Public et passait en comparution immédiate dans la même matinée. J'étais prévenue par téléphone, une demie heure seulement avant que ne débute la dite audience publique.

- Il s'est fait arrêter à l'aube, Sarah ! Il risque la prison !
- Ok, j'y cours !

J'avalais mon troisième allongé en terrasse du Saint Bruno, et rejoignais le Tribunal d'un pas presté. C'était la première fois que j'assistais à une comparution immédiate, et comme je pénétrais la salle d'audience comble à pas rapide, je regrettais sitôt mon rythme et mon accoutrement. Ma longue chevelure attachée au sommet de mon crâne en un large chignon, formant comme une énorme boucle, ballotait à chacun de mes pas. Ainsi coiffée, mon long legging noir aurait pu me donner l'air d'une gentille Yogie, si je n'avais pas été montée sur une paire de compensés haute de 9 cm que j'évitais soigneusement de faire claquer en marchant sur leur pointe. Je regrettais aussi ma paire de boucle d'oreille jaune citron en forme de 2 éclairs, virevoltant elle aussi, heureusement sans bruit, mes lèvres peintes en rouge signalétique, et préférais garder fermé mon blaser bouffant à motif léopard, plutôt que de l'ouvrir sur mon tee-shirt clouté en forme de tête de mort. J'avais l'allure d'une Fran Fine, mais de quartier, disons d'une Soeur Cagole. La salle silencieuse, attentive à chacun de mes pas, me suivait du regard. Par chance, je trouvais rapidement l'avocate commise d'office.

- Bonjour, Maître... ?
- Maître Flan.
- Ah.
- Madame ?
- Je suis une amie de la famille. Je dois vous avertir que Monsieur n'a pas pris ses médicaments, et qu'il n'a pas dormi depuis plus d'une semaine ! Monsieur a un traitement et souffre de troubles bip...
- Je sais. J'ai bien reçu de ses parents la copie de la décision préfectorale datée d'avant hier, ordonnant l'internement d'office de monsieur en Psychiatrie. Monsieur aurait dû être hospitalisé hier, et n'aurait donc pas dû se trouver là.
- Là où ? Que s'est-il passé ?

Déjà les portes s'ouvraient au premier accusé et Pierre-en-rit entra, menotté, suivi d'un agent de Police dont la main ne quittait son épaule qu'au moment de libérer les siennes. L'officier, petit homme, avait l'air minuscule, et Pierre-en-rit

géant jusqu'à ce qu'il s'asseye. Épuisé, son visage sans lunettes semblait avoir en quelques jours seulement pris 15 ans. Je lui faisais signe. Mais l'ami au regard abruti de fatigue, visiblement séduit par mon accoutrement, me souriait bêtement, bouche ouverte, mais trop longtemps, et bien trop fixement, au point que je redoutai qu'il bave. Je secouais ma main, mimant un demi-tour, l'invitant à faire face au jury qui déjà s'installait. Longtemps l'ami gardait son air niais, et quand enfin sa tête pivotait sur elle-même, sa nouvelle coupe de cheveux, que la Juge avait bien remarquée avant moi, faisait un drôle d'effet. On aurait dit l'inverse d'une iroquoise, car plutôt qu'une crête dressée, c'est un sillon en creux, pas plus large que le sabot d'une tondeuse, que son ami coiffeur avait parfaitement tracé au centre de sa tête, de son front dégarni à sa nuque grisonnante, accentuant comme jamais le plat arrière de son énorme crâne. Je pensais à Robert De Niro, mais dans Taxi Driver, me désolant de l'effet de sa coiffe, le public, comme moi, ayant frêmi à cette vision.

La procureure établissait les faits d'une voix sévère. Monsieur avait donc passé la nuit entière à errer dans le quartier de l'Estacade, et au petit matin, assis dans sa Logan break toutes portes et coffre ouverts, il avait proposé au livreur du Super U de guider le créneau de son poids lourd. Mais le camionneur avait mouché son enthousiasme.

- Oulah ! Tu ferais mieux de t'écarter, l'ami !

Et Pierre-en-rit, vexé, avait insisté en frappant au carreau du chauffeur, de la pointe d'une flèche.

- Allez, il n'y a pas de honte, je le guide, moi, ton camion !
- Écartes-toi, du con !
- Ne t'en fais pas, ça va glisser, l'ami ! Ça va rentrer facile, comme Papa dans Maman !
- Putain de dégénéré ! Dégage, je t'ai dit !

Pendant ce temps-là, le jeune employé du Super U qui commençait juste sa journée, avait remarqué que dans le

coffre ouvert de Pierre-en-rit gisait une arbalète. Arbalète que l'ami s'était offerte la veille. Et sans l'en avertir, et sans que Pierre-en-rit ne s'en rende compte, le jeune homme s'était saisi de l'arbalète et des flèches, et sitôt monté au bureau, appelait la Police.

Homme armé d'une arbalète. Quartier de l'Estacade, Saint Bruno. Arbalète. La cinquantaine, de type Caucasien, près d'1 mètre 90, 120 kilos peut-être. Drôle de coupe de cheveux, en creux, flippante. Il porte un kilt, des chaussettes hautes, une veste sombre, une flèche à la main.

- Vous ne pourrez pas le louper, Messieurs !
- Une patrouille arrive, jeune homme, merci de votre appel !

Pierre-en-rit saluait grassement les 2 agents sans penser un instant qu'ils venaient le cueillir. Et comme il s'apprêtait à refermer son coffre, voilà qu'il découvrait que l'arbalète manquait. Les 2 agents qui s'approchaient plus près le sommaient de les suivre, et l'ami détalait à toutes jambes.

- Je n'ai rien fait, M'sieur l'agent ! Je vous le jure ! Je n'ai rien fait, je vous dit ! Je suis victime de vol ! Vous entendez ? De vol !

Sans succès.

- M'sieur l'agent !

Course poursuite, cris et sommations, puis lutte, plaquage au sol, de face (Pierre-en-rit en perdrait une molaire quelques jours plus tard) puis menottes, fourgon, brèves heures au Commico, re-fourgon, et Tribunal, donc.

Alors la Procureure a parlé bas, en direction de la Juge, éloignée de plusieurs mètres. Si bas que je n'entendais pas. J'avais beau tendre l'oreille, impossible de comprendre quoi que ce soit. Je levais le doigt et lançais d'une voix claire,

Excusez-moi, pourriez-vous parler plus fort, je vous prie ? Jamais, de toute ma vie, on allait me hurler dessus si vertement. Furieuse, la Juge s'égosillait.

- MAIS QUI EST CETTE DAME ?
- Je...
- SILEEEEEENCE !
- C'est que...

J'éclaircissais ma voix et montais même d'un ton, JE N'ENTENDS PAS CE QUE VOUS DITES, MESDAMES, ET IL EST ÉCRIT « AUDIENCE PUBLIQUE », MAIS NOUS N'ENTENDONS PAS.

- SILEEEEEENCE ! POUR QUI VOUS PRENEZ-VOUS ?
- Pardon, je ...
- MAIS FAITES-LA TAIRE !

Je me taisais, la salle entière se taisait, et la juge se levait de son siège, scrutant la salle de gauche à droite, chacun de nos visages, comme pour chercher la coupable.

- SILEEEENCE ! MAIS OÙ PENSEZ-VOUS ÊTRE ?

Du coin de l'oeil je voyais Pierre-en-rit murmurer à l'oreille de son gardien, celui-ci se redressait et me clignait de l'oeil.

- SILEEEENCE ! VOUS N'AVEZ NI LE DROIT À LA PAROLE, NI CELUI D'INTERROMPRE L'AUDIENCE ! TAISEZ-VOUS !

Le spectacle continuait de plus belle, chacun portant son masque le plus pâle, la plupart d'entre nous avaient baissé la tête. La Juge scrutait la salle.

- SILEEEENCE ! NE VOUS AVISEZ PAS DE RECOMMENCER ! ET QUE PERSONNE ICI NE S'AVISE DE RECOMMENCER !

Voilà quelle concluait l'esclandre, magistrale.

- OÙ DONC VOUS CROYEZ-VOUS ? NOUS NE SOMMES PAS AU CIRQUE, EN TERRASSE DE CAFÉ ! SORTEZ OU FAITES SILENCE !

Vilaine, pensais-je, alors qu'elle retrouvait son siège, majestueuse et fière. Venait alors le tour de Maître Flan, qui de sa langue molle informait mollement la Cour, répétant ce qui déjà avait été énoncé plusieurs fois. Monsieur aurait dû se trouver en Institution Psychiatrique depuis plus de 24 heures, sous injonction préfectorale, et n'avait pas pris son traitement habituel. Flan express. L'avocat de la partie adverse réclamait dommages et intérêts pour ses plaignants, les 2 agents de Police, d'avoir souffert lors de l'arrestation, l'un d'un bobo à l'épaule, l'autre de raideurs au niveau des lombaires, réclamant pour chacun 800 balles de dommages, soit 1600 euros. J'halluciniais, et Maître Flan me précisait, C'est très courant de nos jours.

S'en suivait une série de questions à l'accusé, auxquelles Pierre-en-rit répondait posément, parfois en souriant mais toujours poliment. L'homme n'avait pas l'intention d'utiliser son arbalète. Pour chasser le sanglier, porc sauvage. Il ne savait pas qu'il était interdit de transporter une arbalète hors de sa housse. Il venait juste d'acheter l'arbalète, la veille, mais n'était pas rentré chez lui depuis pour l'y ranger. La housse était bien dans le coffre de sa voiture et y était restée. Le bougre ne recommencerait pas.

La Juge, qui depuis son esclandre avait retrouvé son calme, souriait encore en reculant son siège, se levait, marquant un long silence. À son comble suspendue la salle entière retenait son souffle, quand se penchant vers l'ami pour rendre son verdict, la Juge a pris une toute petite voix, de celle qu'on prend rarement pour expliquer bien gentiment à un enfant de 3 ans qu'on ne chie pas sur le tapis.

- Très bien, Monsieur. Nous avons bien compris que votre place n'était pas en prison, mais en institution psychiatrique.

Soulagée, je respirais plus amplement.

- Cependant, voilà ce que nous allons faire ! Vous allez quitter cette salle et être transféré à la prison de Varcès.

- ...

- Mais rassurez-vous, Monsieur, la prison dispose d'un service médical. Charge à son médecin de décider de la suite, jusqu'au Jugement prévu le mois prochain. Affaire suivante !

Ordure ! Pierre-en-rit quittait son box et je quittais la salle, blême. Je parlais quand l'agent qui avait escorté Pierre-en-rit au parloir m'interpelait.

- Madame Mame Anton !
- Anton tout court, bonjour.
- Bonjour Anton...
- Madame Anton.
- Bonjour. Je ne devrais pas venir vous voir, Madame, ni même vous parler, mais mon collègue et moi on a passé un bout de matinée avec votre ami, et quelle matinée ! Et on voulait vous dire qu'il n'est pas bien méchant ce Monsieur votre ami. Il me demande de vous faire savoir qu'il va bien, malgré les évènements.

Hamdoullah, murmurais-je.

- Avec mon collègue, on voulait vous dire qu'il est vraiment gentil ce Monsieur, et...
- Ce n'est pas ce que semble croire la Juge.
- Oh mais bien sûr qu'elle sait ! Elle est folle ! Avec elle, tout le monde va en prison ! On ne voit que ça depuis qu'elle est en poste !
- Hélas.

- Je suis désolé, Madame.
- ...
- En tout cas, il est vraiment touchant votre ami.
- C'est vous qui êtes touchant.

Il rougissait.

- Voilà donc : si vous voulez lui faire parvenir quelque chose, bien que ce soit normalement interdit, je repasse dans 15 minutes, Madame Mame Anton, ici-même.

J'allais acheter la plus belle tartelette au citron meringuée que je trouvais, et inscrivais dans la boîte à gâteau mon numéro de téléphone, Courage Pépé !, Tu fais chier putain, signais d'un coeur radiant.

De retour au quartier Saint Bruno, je retournais au café, mais au comptoir ce coup-ci, quand la serveuse me lançait, Tu as vu ce qui s'est passé ce matin ? Pierre-en-rit est entré dans dans le SuperU avec une arbalète !

- Mais de quoi tu parles ?!
- Je te jure !
- Je sors de son audience au Tribunal ! Ce n'est pas du tout ce qui s'est passé ! Énième rumeur de merde !
- Ce n'est pas moi qui l'ai dit !
- Tu viens juste de le faire ! Mais bordel, tu as entendu ce que je viens de te dire ? Tu penses à ses enfants, putain ? Tu imagines combien ce que tu viens de dire est violent ? Comme s'il avait braqué, menacé, visé quelqu'un.e !?! Je t'assure que ça ne s'est pas DU TOUT passé comme ça !
- Excuse-moi !

Mais ce dont elle s'excusait, c'était de devoir couper notre conversation pour servir les clients, et me signifiait là clairement qu'elle n'était pas intéressée à la poursuivre.

Outrée, je rejoignais Acoeur. Une rage sans nom me collait au plancher. La Juge et son jugement, l'avocate commise d'office, et maintenant la serveuse, me donnaient envie de brûler le quartier entier. Ô comme je regrettais qu'il se fût encore agi de femmes. Leur violence, qu'elle soit ouverte, tacite, molle, ou inconsciente, faisait de sérieux dégâts que je me promettais un jour de mettre en perspective, de dénoncer, de faire valoir. Et si l'époque est aux violences sexuelles principalement subies par les femmes, attends de voir la suivante, violences psychologiques, et attends de voir qui tient le haut de l'affiche ! Et pas seulement les mères, mais les filles, les soeurs, les cousines, les nièces, les femmes, les tantes, les grands-mères, les amies, les voisines, les potes, comme d'hab. L'ampleur de notre ampleur dévastatrice. La violence n'a ni sexe, ni âge et se joue tout aussi bien sans gestes.

C'est ce même jour que dans le refuge de l'atelier Acoeur, je zébrais la licorne du Paradis, sur la troisième toile de la série *Revolt !* qui porte pour titre *Love you true*. Licorne blanche, symbole de liberté, que je zébrais de noir. Noir comme les barreaux de la prison et ceux de ma colère, et comme les regards et les mots ravageurs de ceux et celles qui refusent les nuances. Je finissais par donner la forme d'un coeur aux zébrures de son poitrail, baisais son sabot blanc en sanglotant.

Durant un mois, j'avais oeuvré de toutes mes forces pour aider mon ami de mille façons, grâce au concours de sa mère, R., que je rencontrais pour la première fois par téléphone, des heures durant, et dont je me faisais sitôt la complice, et peut-être même l'élève, comme le bras droit. À la retraite depuis près de 10 ans, cette ancienne secrétaire voyait clair et savait organiser, en urgence et même en état de stress paroxystique, par courrier, téléphone et courriel, une remise en état de marche sociale, juridique et même financière, de son fils, à chaque fois qu'il décollait.

Heureusement, R. ne manque sérieusement pas d'humour, et bien qu'effrontément athée, rit volontiers en toute catastrophe, pour peu qu'on l'y invite. Je n'hésitais pas dès lors à chaque coup de fil, l'invitais à sourire, à un éclat de rire, lui renvoyant l'ascenseur. Car non seulement elle priorise, donne, reçoit, synthétise, classe, coordonne, et transmet toute information susceptible de participer à la sécurité sociale, juridique, et même financière de son fils, mais R. maîtrise parfaitement l'art d'investir son auditeur.e, voire même de l'attendrir, parfois l'enorgueillir, d'impliquer son concours et ce qu'il faut de sa bonne volonté, valorisant discrètement ses compétences, atouts, talents, humanités, et manipule la langue, les effets et les codes aussi subtilement à l'écrit qu'à l'oral, athlétique.

Si avec Pierre-en-rit j'ai toujours assuré une certaine distance, convenu dès nos premiers émois de la qualité de notre relation : celle de potes, d'acolytes, voire de frères que nous sommes devenus désormais, et non de femme, de petite copine, de moitié, ni même d'appendice, encore moins de disque dur externe, de secrétaire ou de Mater, avec sa mère mon amour est sans bornes.

Pierre-en-rit perdait donc à peu près à chaque crise 15 kilos, une dent, son portefeuille complet. C'est à dire carte bleue, d'identité, passeport, permis de conduire ; les clés de sa maison et celles de sa voiture comme son téléphone, et même son piano, sa hache, son mégaphone ; vidait son compte en banque, souvent plus qu'il ne posséda, se trouvant sans surprise tout à coup insolvable. À presque chaque saison il fallait en urgence renouveler les documents, les clés, retrouver son matos, prendre à charge les dettes... et j'en passe.

Nos discussions téléphoniques sévèrement critiques m'ont toujours rassurée. R. s'intéressait au cas de son fils à tous les étages, du plus psycho-intime au plus philosophico-collectif, en passant par le plus poétique, et même symbolique, jusqu'au plus politique, et prenait garde de prendre le temps

de largement douter, bien que de moins en moins, et bien heureusement, ces dernières années.

Disons que les personnes qui se prêtent au jeu de Pierre-en-rit apprennent beaucoup et vite, grandissent, ou fuient, ou grillent. L'homme soulève mille questions cruciales, voire même crucifiantes, dont chacune d'elle appelle à la plus grande mesure. Il faut juger soi-même, sans quoi c'est mort, et R. jugeait de la situation le plus humainement possible, c'est à dire en observant une quantité de facettes du problème en question, toutes antennes déployées, en grande intelligence, prenant à charge, en mains et à bras le corps, l'ampleur du défi, et jusqu'au bout vaillante, bien que profondément blessée. Je ne pouvais qu'admirer son talent. D'ailleurs, je ne l'appelle jamais par son prénom, mais Rallye, et parfois même Rallie, Relie et aussi Relis, quand l'occasion se présente.

Si mon cerveau était une bite, elle se serait levé bien haut et turgescente le jour où Rallie en est venue à postuler gravement que si Victor Hugo était ressuscité (lui qui avait, je le rappelle, à l'épreuve de la dure réalité de son siècle et de sa vie à lui, exprimé clairement le voeu, réitéré le souhait, et désigné avec virulence comme nécessité prioritaire de son époque de mettre en oeuvre l'école obligatoire, et gratuite, pour tous, et l'hygiène), désignerait aujourd'hui comme nécessité prioritaire d'éduquer chacun.e, entre 0 et 15 ans aux compétences d'Auxiliaire de vie, c'est à dire citoyen éclairé, attentif, réactif, créatif, réacteur, créateur, responsable, aguerri.

- À charge de chacun.e la réalité de nos états alternatifs, chacun tombant malade, en dépression ou au chômage, en burn out, en déception amoureuse, en deuil, ou simplement de fatigue, sûr.e de se voir reconnaître affaibli.e, vulnérable, victime, diminué.e, mais protégé.e, prémuni.e, et écarté.e du pire, par les siens. Aimé.e !

- Qui n'oeuvre pas à assurer à autrui dignité, confort et liberté, sécurité sociale, ne s'assure à lui-même aucune humanité qui vaille ! Merci de le dire, Relis !

Sa confiance me donnait des ailes, et à nous 2, nous évitions à Pierre-en-rit le pire du pire. Il ne passait que quelques jours en prison, puis rejoignait l'hôpital psychiatrique pour 2 semaines, où il perdait sans surprise 15 kilos, et la molaire que j'ai mentionnée plus haut. Par chance, il évitait la chambre d'isolement, et comme son « soin » prenait fin 2 semaines avant l'audience finale, je signalais une décharge au près de Maître Peps, sa nouvelle avocate. J'acceptais de prendre l'ami sous ma responsabilité, lui évitant de retourner en prison jusqu'au jugement final.

Chez moi il cuisinait, s'occupait de faire les courses, étendait même le linge, et même diminué par une camisole chimique hautement dosée, me faisait rire aux larmes. Pierre-en-rit souffrait alors d'impatiences, c'est à dire que ses jambes, malgré lui, ne tenaient pas en place, comme voulant fuir en permanence, comme quelqu'un qui aurait terriblement envie de pisser ou de chier, de fuir à toutes guiboles. Cependant, le jour J du jugement, l'ami se dandinant, se balançait aux pieds de la même Juge, mais debout cette fois, devant la Cour, et son allure contrainte, l'effort qu'il devait faire pour contrôler ses jambes durant les 10 minutes impliquant son jugement, lui donnait l'air particulièrement fragile, affecté, vulnérable, évitant à la Juge d'en faire des tonnes, cette fois.

Sa mère et son père étaient montés pour l'occasion. R. pleurait de rage et soulagement au moment du verdict. Je caressais longtemps entre ses omoplates, si heureuse de la rencontrer enfin en chair et en os, bien qu'en nerfs et en larmes.

Évidemment, il était libre, mais condamné à payer la somme de 1200 balles aux 2 agents de Police, plutôt que 1600. Je gagnais donc là mon pari contre R., sûre qu'il ne payerait pas à plein pot la Police, et Relie nous payait donc l'entrée aux

Thermes d'Uriage, à Pierre-en-rit et moi, ainsi qu'un bon chocolat chaud, à la sortie.

Mais si depuis l'évènement de l'arbalète Pierre-en-rit évite soigneusement de passer par la case prison, qui sait ce qui se jouera ce coup-ci en Guyane ?

Fais chier ! Son dernier message, série de 7 photos, m'a comme anesthésiée et dégoûtée, et atterrée, et déprimée, si bien que j'ai bloqué son numéro. Plutôt que la Guyane, je reconnais les toilettes d'une station essence dont la porte entrouverte me laisse voir le rayon chips, la caisse, et les distributeurs de caféine. Pas un chat. L'aube rasante pénètre les sanitaires, d'une propreté irréprochable soit dit en passant, mais du lever de soleil Guyanais je ne vois qu'un reflet, dans le coin gauche du miroir sur lequel je zoom. Coin de ciel bleu, haut de têtes de palmiers sur ciel rose. Et sous ce même miroir, un lavabo immaculé sous lequel git, à même le sol carrelé, le corps d'un long jeune homme caramel, ou cacahuète grillée. Il est long, la vingtaine. Long et fin, comme les traits de son visage, mais ses lèvres violacées et enflées sur sa bouche entrouverte, ses paupières mi-closes, surtout celle de droite, trahissent son état. Alcool, je parierais, mais bon marché, peut-être même bière au rhum, si je pariais. Il dort sans couverture, sans oreiller, à même le carrelage, à la fois étendu et bizarrement recroquevillé, inconscient, comme un fœtus malade abandonné à son coma, comme sa dignité. Génial. Putain de performance de merde ! La lumière du carrelage m'intrigue un bon moment, me fascine, irisant par endroits sa peau sable de reflets nacrés. J'essaie de comprendre ce qui se passe, esthétique. Un gros plan sur sa main, la chute de son poignet, me rappelle celle du marbre de Michel-Ange, son Jésus tout juste mort sur les genoux de sa mère, mais sans mère.

Le deuxième compère, un gai luron de l'âge de Pierre-en-rit, plus ou moins médiéval, pose pour plusieurs portraits. Je reconnais le même décors, mais de nuit, certainement la veille, éclairé au néon. Cadré serré, l'homme se marre

franchement, les dents du haut lui manquent. Il est chauve, ou plutôt rasé à blanc, hilare. Ses yeux ronds semblent safran, dû au blanc de ses yeux, jaune, largement traversé de veines rougeoyantes. Iris sombres, cacao. Une peau parfaitement lisse, gingembre, entre les traits de son visage marqué. Là son crâne, récemment fracturé, parfaitement cadré, brisé en 3 parties sensiblement égales maintenues par des agrafes que l'on croirait rouillées, n'est plus rond.

Enfin je vois l'ami, de sous son bob, en un selfie grossièrement serré qui donne à son menton l'impression d'être énorme. Je vois dans ses pupilles qu'il n'est déjà plus là. Sur la dernière photo, un portrait de lui en pied, sur un parking visiblement, certainement celui de la station essence ; palmiers à l'arrière plan, grand soleil, ciel naissant ; en chemise à fleurs, claquettes, caleçon de bain ; à sa taille une banane aux couleurs Guyanaises, une main sur sa hanche. Le con sourit de toutes ses dents, fier et droit, crâne même, accoudé au toit d'une voiture de Police, putain de bordel de merde, sur le capot de laquelle est posée sa boisson, une bière, à 8 heures du matin, peut-être 9.

- Espérons pour que sa prise en charge psychiatrique ne soit pas trop hard core, ce coup-ci !
- Inch'Allah !
- Hahaha, oui !

Je sens que R. craque.

- Ça va aller Rallye, comme d'hab' ! Mais ce coup-ci je ne pourrai pas faire grand chose, j'ai une BB à charge, une Becca au plancher, et un livre dans le four ! Mais pour toi je suis là, alors n'hésite pas coquine, mais je bloque son numéro de téléphone, à lui.
- Entendu, je comprends.
- Mais pour toi, je suis là. On se tient au jus !
- On se tient au jus, Sarah.

